



WANG Anyi

**Amour dans une vallée
enchantée**



Picquier poche

WANG Anyi

*Amour dans une
vallée enchantée*

**Roman traduit du chinois
par Yvonne André**

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE CHINA NATIONAL PUBLISHING INDUSTRY
TRADING CORPORATION



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

A la recherche de Shanghai
Le Chant des regrets éternels
Amour dans une petite ville
Amour sur une colline dénudée

Titre original : *Jinxiugu zhi lian*

- © 1993, Wang Anyi
- © 2008, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2011, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : Li Gui Sun, *Bayan Tree*

© Schoeni Art Gallery, Hong Kong, www.schoeni.com.hk

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0243-9

ISSN : 1251-6007

Avant-propos

L'histoire d'une brève rencontre, à la faveur d'un congrès, dans une des montagnes les plus célèbres de Chine, chantée par les plus grands poètes et immortalisée par les plus grands peintres, ainsi pourrait se résumer ce roman.

Mais c'est bien plus que cela.

Wang Anyi nous l'apprend dans une préface donnée en 2001 à l'édition des *Trois Amours*, enfin réunis pour la première fois en Chine même, près de quinze ans après la première publication. Elle s'est fixé pour tâche le récit « d'une relation homme-femme fondée sur une seule personne, une relation abstraite qui se nourrit entièrement de son propre intellect et de ses propres émotions ».

On l'aura compris, le personnage central est celui de la femme, à la fois protagoniste, narratrice et interprète des émotions et des sentiments de l'homme. D'abord décrite dans

sa vie quotidienne étriquée entre un travail monotone et une vie conjugale qui a sombré dans l'indifférence, cette femme, rédactrice dans une revue littéraire, est envoyée en mission à un colloque d'écrivains à Lushan. Cette mission doit être considérée comme une récompense pour un travail assidu et respectueux des normes politiques établies.

Dans la Chine des années 1980 où le tourisme est encore balbutiant, cette femme qui semble n'avoir jamais quitté Shanghai se voit offrir une échappée de dix jours en montagne. Le lecteur ne doit pas s'imaginer une montagne sauvage. Elle est depuis longtemps aménagée en lieu de villégiature où les riches Shanghaïens, puis les dignitaires du régime, peuvent fuir la fournaise de l'été dans le Sud. Dominant le Yangtsé et le lac Poyang de près de quinze cents mètres, elle dresse ses fameux Cinq Vieillards, ses sommets si souvent reproduits par les peintres, noyés dans les nuages et le brouillard. Les sites aux noms évocateurs, Grotte des Immortels, Rocher à Tête de Dragon, Etang du Dragon noir, sont ornés de calligraphies, de poèmes et d'inscriptions, œuvres de lettrés, de poètes et même d'empereurs, qui font de cette montagne un lieu de culture.

Pendant ce séjour hors du temps, hors du monde, favorisée par les excursions, les

colloques et les bals, une intrigue va s'esquisser entre notre héroïne et un romancier célèbre. La montagne, avec ses paysages de rochers, de gorges profondes, d'impressionnantes chutes d'eau et ses nuées de brouillard, va servir d'entremetteuse pour rapprocher les deux personnages. Comme un peintre, Wang Anyi décrit les paysages en contrepoint à la progression des sentiments. L'amour restera cependant platonique, car « ils comprennent que l'espoir est plus beau que la réalité, que l'espoir réalisé perd toute saveur ».

Les deux autres romans de la trilogie, *Amour dans une petite ville* et *Amour sur une colline dénudée*, avaient été vivement critiqués pour avoir osé aborder les problèmes du sexe et de l'adultère, sujets jusqu'alors interdits. Ce troisième roman, le plus fin, mais aussi le plus pudique dans sa description d'un adultère rêvé, a lui aussi subi les foudres des censeurs pour avoir osé présenter une femme qui se libère, pendant une brève parenthèse, du carcan des convenances sans avoir à en souffrir. L'auteur, qui se défend d'être féministe, expose là une certaine conception de la liberté de la femme.

Marcilly-le-Châtel, juillet 2008

YVONNE ANDRÉ

Le dernier typhon passé, les premières feuilles d'automne tombent sur le balcon dans un froissement de soie. Par la porte-fenêtre ouvrant sur la nuit, j'imagine un tapis jaune d'or. Puis survient la pluie, à grosses gouttes qui crépitent lourdement sur les feuilles. Je ne me rends pas compte qu'elle cesse, mais au bout d'un moment, je n'entends plus rien. Au matin quand je me lève, un soleil neuf illumine toutes choses, les feuilles décomposées, d'un brun-jaune délavé, jonchent le sol.

Je voudrais vous conter une histoire, l'histoire d'une femme. Le vent de ce début d'automne est frais, le soleil lumineux, je me sens sereine, à même de réfléchir sereinement à mon histoire. Je songe qu'elle commence, elle aussi, après une pluie d'automne.

Après la pluie, un soleil neuf illumine toutes choses, les feuilles décomposées, d'un jaune-rouge délavé, jonchent le sol. Elle se redresse, s'assied au bord du lit, encore tout ensommeillée, la bouche amère ; un bâillement irrépressible lui emplît les yeux de larmes. Une jambe repliée et l'autre pendante pour atteindre le sol du bout du pied, elle observe son mari du coin de l'œil. Etendu sur le dos, bras et jambes écartés, il occupe maintenant la moitié de la place qu'elle vient de quitter. Sans doute à cause du vent qui agite le store de bambou et fait danser le soleil matinal, il est tantôt dans l'ombre, tantôt éclairé. De même, son propre cœur passe de l'ombre à la lumière, comme lié à une balançoire qui le lance dans les airs puis le fait redescendre, lui donnant une légère nausée. Lui ne bouge toujours pas. Puis, comme s'il avait perçu quelque appel dans son sommeil, il remue brusquement, agite bras et jambes à la façon d'un nageur, se redresse et s'assied en tailleur. D'abord hébété, le regard dans le vague, il semble en méditation. Il tend une main tâtonnante vers la table de chevet pour attraper son cure-oreille, avec lequel il se nettoie les oreilles. Quand il a fini, il plisse les

yeux, retrouve quelque expression, reprend enfin vie. Mais il replonge dans une autre rêverie. Assise, silencieuse, elle l'observe du coin de l'œil dans la pénombre, se sentant à mille lieues de lui. Enfin réveillé, un éclair de conscience dans le regard, il la découvre assise au bord du lit et lui demande ce qu'il y a pour le petit-déjeuner. Elle répond avec précision, puis se dresse sur une jambe, l'autre toujours repliée sur le lit. A travers le store, le soleil éclaire la pièce. Elle se place dans la lumière pour enrouler ses cheveux sur six gros rouleaux, deux devant, deux derrière et un de chaque côté, qui lui font un étrange casque. Assis au bord du lit, il compte sans mot dire les rouleaux disposés sur sa tête. Elle met la casserole contenant le riz de la veille allongé d'eau à réchauffer sur le gaz, puis se brosse les dents et fait sa toilette tranquillement. Il se lève et sort de la pièce où elle revient, le frôlant en passant. Il se lave les dents au lavabo tandis que retentit dans la chambre le souffle du sèche-cheveux.

Quand ils se retrouvent à table, ils sont tous deux impeccables. Le col dur de sa chemise d'un blanc immaculé écorche ses joues rasées de près. Une tiède et vivifiante odeur de santal émane de son visage et de ses mains.



Cette version électronique
a été réalisée le 21 novembre 2011
par ePagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809708110